

LISA KLEYPAS

La ronde
des
saisons

I. SECRETS D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer

Flammarion >
Québec

Couverture : Antoine Fortin
Intérieur : Facompo

Titre original : SECRETS OF A SUMMER NIGHT
Éditeur original : Avon Books, une filiale de HarperCollins
Publishers, New York
© Lisa Kleypas, 2004
© Éditions J'ai lu, 2009, pour la traduction française
© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024,
pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-178-5
ISBN (PDF) : 978-2-89811-179-2
ISBN (EPUB) : 978-2-89811-180-8

Dépôt légal : 2^e trimestre 2024

Imprimé au Canada
flammarionquebec.com

*À Julie Murphy,
pour l'amour, la patience et l'habileté infinis
avec lesquels tu t'occupes de Griffin et de Lindsay...
pour tes multiples talents si profitables à ma carrière...
parce que tu fais partie de notre famille...
Et, plus que tout, parce que tu es toi.*

*Avec mon affection éternelle,
L. K.*

Prologue

Londres, 1841

Même si on lui avait répété qu'elle ne devait jamais accepter de l'argent d'un étranger, Annabelle Peyton fit un jour une exception... et ne tarda pas à découvrir qu'elle aurait dû écouter les conseils de sa mère.

Comme cela arrivait trop rarement, son frère Jeremy avait quelques jours de vacances, et, suivant leur habitude, Annabelle et lui s'étaient rendus à Leicester Square pour y découvrir le dernier grand panorama. Il leur avait fallu rogner sur les dépenses domestiques pendant deux semaines pour économiser le prix des billets d'entrée. Seuls enfants survivants de la famille Peyton, Annabelle et son frère cadet avaient toujours été très proches malgré les dix années qui les séparaient. Des maladies avaient emporté avant leur premier anniversaire les deux enfants nés après Annabelle.

— Il te reste de l'argent, Annabelle ? demanda Jeremy en revenant de la caisse.

— J'ai bien peur que non, répondit-elle avant de lui jeter un regard interrogateur. Pourquoi ?

Avec un soupir, Jeremy repoussa la mèche d'un blond cendré qui lui retombait sur le front.

— Le prix du billet a doublé. Apparemment, ce spectacle est beaucoup plus cher que les autres.

— La réclame dans le journal ne mentionnait pas cette augmentation ! s'exclama Annabelle, indignée. Et flûte ! grommela-t-elle en ouvrant son réticule dans l'espoir d'y dénicher une pièce oubliée.

Jeremy lança un regard désolé vers la gigantesque bannière suspendue au-dessus des colonnes marquant l'entrée du grand panorama : *LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN, UN SPECTACLE DE VUES DIORAMIQUES : ILLUSION TOTALE !* Depuis son ouverture, quinze jours auparavant, l'endroit ne désemplissait pas de spectateurs impatients de découvrir cette reconstitution prodigieuse. « C'est comme si on remontait le temps ! », s'émerveillaient-ils après la séance.

D'ordinaire, le panorama consistait en une immense toile tendue autour d'une pièce ronde, qui offrait aux spectateurs placés au centre un décor habilement peint. Un récitant se déplaçait autour de la rotonde pour décrire des paysages exotiques ou des batailles célèbres. Il était parfois accompagné de musique et d'éclairages spéciaux qui rendaient la scène encore plus saisissante.

Selon le *Times*, toutefois, cette nouvelle production était un spectacle « dioramique », ce qui signifiait que la toile peinte était faite d'un calicot transparent, éclairé à l'avant, et quelquefois à l'arrière, par des lampes à filtres de teintes diverses. Trois cent cinquante spectateurs se tenaient au centre de la rotonde sur une plate-forme tournante mue par deux hommes, et qui pivotait lentement durant la représentation. La combinaison des éclairages, des miroirs, des filtres et des comédiens engagés pour jouer le rôle des Romains assiégés aboutissait à ce que l'on désignait sous le vocable de « spectacle d'animation ». D'après ce qu'Annabelle avait lu, il s'achevait en apothéose par une éruption de volcans

si réaliste qu'il arrivait que des spectatrices hurlent ou s'évanouissent.

Comme Annabelle fouillait toujours désespérément dans son réticule, Jeremy le lui prit des mains, en resserra les cordons, puis le lui rendit.

— Nous avons de quoi acheter un ticket, déclara-t-il. Tu n'as qu'à y aller. De toute façon, je ne voulais pas voir ce spectacle.

Il mentait, et Annabelle le savait.

— Certainement pas. C'est toi qui vas y aller. Je peux voir un panorama quand je veux, alors que toi, tu es toujours dans ton école. Et puis, le spectacle ne dure qu'un quart d'heure. J'irai dans les boutiques pendant que tu seras à l'intérieur.

— Faire les boutiques sans argent ? répliqua Jeremy, sceptique. Voilà qui promet d'être amusant !

— Le plaisir consiste à regarder, pas à acheter.

Jeremy grogna.

— C'est ce que prétendent les gens pauvres pour se consoler, quand ils se promènent dans Bond Street. De plus, je ne te laisserai pas aller où que ce soit toute seule. Tous les mâles en balade dans le quartier te sauteraient dessus.

— Ne dis pas de bêtises, marmonna Annabelle.

Jeremy sourit tandis que son regard s'attardait sur le visage de sa sœur, ses traits fins, ses yeux bleus et ses boucles châtain doré qui brillaient sous le rebord de son chapeau strict.

— Ne joue pas les innocentes. Tu sais très bien quel effet tu as sur les hommes, et, à ma connaissance, tu n'hésites pas à en user.

— À ta connaissance ? répéta Annabelle, feignant d'être en colère. Ça par exemple ! Et que sais-tu donc de mes relations avec les hommes, toi qui passes ton temps dans cette école lointaine ?

L'expression de Jeremy redevint sérieuse.

— Je n'ai pas l'intention d'y retourner, cette fois. Je vous aiderai sacrément mieux, maman et toi, en trouvant du travail.

Annabelle ouvrit de grands yeux.

— Tu ne ferais pas une chose pareille ! Maman en aurait le cœur brisé, et si papa était encore de ce monde...

— Annabelle, nous n'avons pas d'argent, coupait-il d'une voix sourde. Nous ne pouvons même pas grappiller cinq shillings de plus pour un billet de panorama.

— Ce travail sera sûrement très intéressant, riposta Annabelle, ironique, vu que tu n'as ni instruction ni relations. À moins que tu n'ambitionnes de devenir balayeur ou garçon de courses, tu ferais mieux de rester à l'école. Entre-temps, je vais trouver un riche gentleman à épouser, et tout ira bien.

— Ce gentleman sera sûrement très intéressant, vu que tu n'as pas de dot pour l'attraper, répliqua Jeremy sur le même ton.

Ils s'affrontèrent du regard jusqu'à ce que les portes s'ouvrent et que la foule se précipite pour pénétrer dans la rotonde. Glissant un bras protecteur autour de sa sœur, Jeremy la tira à l'écart de la cohue.

— Oublions le panorama, décréta-t-il. Nous ferons autre chose à la place, quelque chose d'amusant et qui ne coûte rien.

— Mais encore ?

Ils demeurèrent songeurs quelques instants puis, quand il apparut que ni l'un ni l'autre n'avait de suggestion à faire, ils éclatèrent de rire.

— Monsieur Jeremy... fit alors une voix profonde derrière eux.

Lâchant sa sœur, Jeremy pivota sur ses talons.

— Monsieur Hunt ! s'écria-t-il avec chaleur en tendant la main. Je suis surpris que vous vous souveniez de moi.

— Moi aussi. Vous avez grandi d'une bonne tête depuis que je vous ai vu. Ce sont les vacances scolaires ?

— Oui, monsieur.

Voyant l'expression perplexe d'Annabelle, Jeremy se pencha vers elle pendant que l'inconnu faisait signe à ses amis d'entrer sans lui.

— C'est M. Hunt, le fils du boucher, lui chuchotait-il à l'oreille. Je l'ai rencontré une ou deux fois dans la boutique quand maman m'envoyait chercher une commande. Sois aimable avec lui. C'est un type important.

Interloquée, Annabelle ne put s'empêcher de penser que M. Hunt était d'une élégance inhabituelle pour un fils de boucher. Il portait en effet une redingote noire impeccablement coupée, ainsi que ce genre de pantalon large qu'exigeait la mode, les deux laissant cependant deviner une silhouette à la fois élancée et musclée. Comme la plupart des messieurs qui s'apprêtaient à pénétrer dans la salle, il avait déjà enlevé son chapeau, révélant une chevelure de jais légèrement ondulée. La trentaine, grand, il avait des traits vigoureux, un nez volontaire, une grande bouche et des yeux si sombres que la pupille ne se distinguait pas de l'iris. Dans ce visage éminemment masculin, on décelait une ombre d'humour, sarcastique plutôt que léger. L'interlocuteur le plus distrait aurait compris au premier coup d'œil que cet homme n'était que rarement désœuvré, et que son corps comme son caractère avaient été façonnés par un dur labeur et une ambition acharnée.

— Annabelle, dit Jeremy, je te présente M. Simon Hunt. Monsieur Hunt, ma sœur, Mlle Annabelle Peyton.

— C'est un plaisir, murmura Hunt en s'inclinant.

Ses manières avaient beau être parfaites, il y avait dans son regard une lueur qui provoqua un tressaillement étrange dans la poitrine d'Annabelle. Elle ne parvenait pas à détacher son regard de celui de l'homme, ce qui la mit mal à l'aise. C'était comme si une onde subtile de reconnaissance passait entre eux. Non parce qu'ils se seraient rencontrés auparavant, mais plutôt parce qu'ils en auraient été très près à plusieurs reprises, et qu'un destin impatient avait finalement forcé leurs chemins à se croiser. Déconcertée, elle demeura prisonnière de ce regard intense jusqu'à sentir ses joues se colorer d'une rougeur malvenue.

Hunt ne détourna le regard qu'une seconde pour s'adresser à Jeremy.

— Puis-je vous accompagner dans la rotonde ?

Un silence gêné s'ensuivit, que Jeremy rompit avec une nonchalance étudiée.

— Nous vous remercions, mais nous avons décidé de ne pas assister au spectacle, finalement.

Hunt haussa un sourcil.

— Vraiment ? La rumeur dit pourtant qu'il en vaut la peine.

Les regardant tour à tour, il dut percevoir leur embarras, car il reprit d'une voix douce :

— La règle veut que l'on n'aborde pas ce genre de sujet devant une dame, je le sais. Toutefois, je ne peux m'empêcher de me demander... Serait-il possible, jeune Jeremy, que vous ayez été pris de court par l'augmentation du prix des billets ? Si tel est le cas, je serai heureux de vous avancer les quelques pièces...

— Non, merci, coupa Annabelle en donnant un coup de coude à son frère.

Réprimant une grimace, ce dernier répondit :

— Je vous suis reconnaissant de votre offre, monsieur Hunt, mais ma sœur ne souhaite pas...

— Je ne tiens pas à voir ce spectacle, interrompit Annabelle avec froideur. Il paraît que certains effets sont assez violents, et pénibles pour les femmes. Je préférerais de beaucoup me promener dans le parc.

Elle décela dans le regard de Hunt une lueur de moquerie.

— Seriez-vous timorée, mademoiselle Peyton ?

Agacée par ce subtil défi, Annabelle glissa son bras sous celui de Jeremy et le tira avec insistance.

— Il est temps de partir, Jeremy. Ne retardons pas M. Hunt, je suis certaine qu'il est pressé d'assister au spectacle.

— Je crains fort de ne pas en profiter si vous n'y assistez pas, vous aussi, assura M. Hunt avec gravité. Je serais navré, ajouta-t-il en adressant un regard encourageant à Jeremy, que votre sœur et vous soyez privés de ce divertissement à cause de quelques shillings.

Sentant son frère fléchir, Annabelle lui pinça le bras. Sans lui prêter attention, Jeremy répondit avec franchise :

— Monsieur, si j'accepte votre offre, je ne sais pas quand je pourrai vous rembourser.

Mortifiée, Annabelle ferma brièvement les yeux. Elle qui tentait si désespérément de dissimuler leur gêne aux yeux de tous ! Que cet homme sache qu'ils en étaient à compter chaque shilling était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

— Il n'y a aucune urgence, entendit-elle Hunt répondre avec désinvolture. Passez au magasin de mon père lors de vos prochains congés et laissez-lui l'argent.

— Dans ce cas, c'est d'accord, fit Jeremy sans dissimuler sa satisfaction. Merci, monsieur Hunt.

— Jeremy... commença Annabelle d'une voix sifflante.

— Attendez-moi ici, jeta Hunt par-dessus son épaule comme il se dirigeait déjà vers la caisse.

— Jeremy, tu sais que c'était très mal d'accepter de l'argent de sa part ! s'écria-t-elle, furieuse. Comment as-tu pu ? C'est inconvenant, et la pensée d'avoir une dette envers ce genre d'homme est intolérable !

— Quel genre d'homme ? répliqua son frère avec innocence. Je te l'ai dit, c'est un type... Oh, parce qu'il appartient à une classe inférieure, tu veux dire ? Je trouve difficile de lui en tenir rigueur, d'autant qu'il est riche comme Crésus, précisa-t-il avec un sourire attristé. Et puis, ce n'est pas comme si toi et moi appartenions à l'aristocratie. Nous nous raccrochons simplement aux branches les plus éloignées du tronc, ce qui signifie...

— Comment un fils de boucher peut-il être riche comme Crésus ? À moins que la population de Londres ne consomme bien plus de viande que je ne l'imaginai, je ne vois pas d'où il peut tirer des revenus aussi élevés.

— Je n'ai jamais dit qu'il travaillait dans la boutique de son père, rétorqua Jeremy d'un ton supérieur. J'ai simplement dit que c'était là que je l'avais rencontré. C'est un homme d'affaires.

— Tu veux dire un spéculateur ?

Annabelle fronça les sourcils. Dans une société qui considérait comme vulgaire le simple fait de parler ou de se préoccuper d'argent, un homme faisant carrière comme investisseur passait pour un grossier personnage.

— Un peu plus que ça. Mais peu importe ce qu'il fait ou ce qu'il possède, je suppose, puisqu'il est issu de la plèbe.

Son ton était si ouvertement critique qu'Annabelle plissa les yeux.

— On croirait entendre un démocrate convaincu, riposta-t-elle sèchement. Et il est inutile d'essayer de me faire passer pour snob. Je protesterais de la même manière s'il s'agissait d'un duc.

— Mais pas avec autant d'ardeur, répliqua Jeremy avant de s'esclaffer devant son expression.

Le retour de Simon Hunt mit fin aux hostilités. Après les avoir enveloppés d'un regard pénétrant, il esquissa un sourire.

— Tout est réglé. Nous entrons ?

Jeremy l'ayant poussée discrètement, Annabelle avança d'un pas raide.

— Je vous en prie, monsieur Hunt, ne vous sentez pas obligé de nous accompagner, dit-elle.

Elle avait conscience de se montrer désobligeante, mais il y avait quelque chose chez cet homme qui ne laissait de l'inquiéter. Il ne lui apparaissait pas comme digne de confiance. En vérité, en dépit de ses vêtements élégants et de son apparence soignée, il ne semblait pas vraiment civilisé. C'était le genre d'homme avec lequel une femme convenable se garderait de rester en tête à tête. Et son impression n'avait rien à voir avec sa position sociale : il s'agissait plutôt de la perception innée d'une vigueur physique et d'un tempérament viril qui lui étaient tout à fait étrangers.

— J'imagine, poursuivit-elle avec embarras, que vous souhaitez rejoindre vos compagnons.

Il haussa légèrement ses larges épaules.

— Dans cette foule, je ne les retrouverai jamais.

Annabelle aurait pu arguer qu'étant donné sa haute taille, il n'aurait aucun mal à les repérer. Mais il était évident que toute discussion se révélerait inutile. Elle allait devoir regarder le spectacle avec Simon Hunt à ses côtés, elle n'avait pas le choix. Quand elle vit l'excitation de Jeremy, cependant,

son ressentiment s'atténua, et ce fut d'une voix plus douce qu'elle reprit :

— Pardonnez-moi, monsieur. Je ne voulais pas être agressive. C'est simplement que je n'aime pas avoir d'obligation envers des inconnus.

Hunt lui jeta un coup d'œil d'une perspicacité d'autant plus déconcertante qu'il fut très bref.

— Un sentiment que je comprends aisément, assura-t-il en la guidant dans la foule. Mais, en l'occurrence, il n'y a aucune espèce d'obligation. Et nous ne sommes pas précisément des inconnus puisque votre famille est cliente de la mienne depuis des années.

Parvenus dans la grande salle circulaire, ils montèrent sur la plate-forme massive bordée de rambardes en fer forgé. La reproduction méticuleuse d'un paysage romain courait tout autour de la rotonde ; elle était séparée du bord de la plate-forme par un fossé d'une dizaine de mètres de large. Dans celui-ci, une machinerie complexe suscitait des commentaires passionnés dans la foule. Quand tous les spectateurs furent montés, l'obscurité se fit, provoquant des petits cris d'excitation et de plaisir anticipé. Le mécanisme ronronna doucement, un rai de lumière bleue brilla derrière la toile, et le paysage acquit une dimension et un réalisme qui stupéfièrent Annabelle. Comme des comédiens en toge et en sandales apparaissaient, le narrateur commença le récit de la chute de la ville.

Le diorama était encore plus captivant qu'Annabelle l'aurait imaginé. Toutefois, elle ne parvenait pas à se laisser totalement absorber par le spectacle – elle avait une conscience trop aiguë de l'homme debout près d'elle. Pour ne rien arranger, ce dernier se penchait de temps à autre pour lui murmurer à l'oreille un commentaire déplacé, lui reprochant d'un ton moqueur de porter un intérêt inconvenant à des

messieurs vêtus de taies d'oreiller. En dépit de ses efforts pour dissimuler son amusement, Annabelle laissa échapper quelques gloussements qui lui valurent des regards désapprobateurs. Évidemment, Hunt lui reprocha de rire pendant un récit aussi tragique, ce qui lui donna envie de pouffer de plus belle. Jeremy semblait trop fasciné par le spectacle pour remarquer les facéties de Hunt.

Un sursaut inattendu dans la rotation de la plateforme déséquilibra soudain plusieurs personnes, dont Annabelle, qui se retrouva plaquée, avec douceur mais fermeté, contre le torse de Hunt. Il la relâcha dès qu'elle eut recouvré l'équilibre, avant d'incliner la tête pour lui demander à voix basse si tout allait bien.

— Euh... oui, répondit-elle d'une voix entrecoupée. Je vous demande pardon. Oui, tout va...

Elle fut dans l'incapacité de terminer sa phrase. La découverte qui venait de la frapper la réduisait à un silence stupéfait. Jamais, au cours de son existence, elle n'avait eu une telle réaction face à un homme. Ce que cette sensation d'urgence brutale signifiait ou la manière de la satisfaire allaient bien au-delà de ses faibles connaissances. Elle ne savait qu'une chose : l'espace d'un instant, elle avait désespérément voulu continuer à s'appuyer contre Hunt, contre ce corps si ferme qu'il paraissait invulnérable. Son odeur, un mélange masculin de cuir et de linge amidonné, avait éveillé en elle une délicieuse attente de tous les sens. L'homme était complètement différent de tous les aristocrates parfumés et pommadés qu'elle avait tenté d'attirer dans ses filets au cours des deux dernières saisons.

Profondément troublée, Annabelle regarda droit devant elle, sans prêter la moindre attention aux fluctuations de lumière et de couleurs qui annonçaient le crépuscule imminent. Le crépuscule de

l'Empire romain. Hunt semblait tout aussi indifférent au spectacle. La tête inclinée vers elle, il gardait les yeux rivés sur son visage. Même si sa respiration semblait aisée et régulière, Annabelle eut l'impression que son rythme avait imperceptiblement changé.

Elle humecta ses lèvres sèches.

— Vous... vous ne devez pas me regarder ainsi, souffla-t-elle.

— Hormis vous, rien ici ne mérite d'être regardé.

Elle feignit de n'avoir pas entendu alors que son cœur battait la chamade. Comment une chose pareille pouvait-elle se produire dans un endroit bondé, avec son frère juste à côté d'elle ? En proie à un vertige qui ne devait rien au mouvement de la plate-forme, elle ferma brièvement les yeux.

— Regarde ! s'exclama Jeremy en lui donnant un coup de coude enthousiaste. Ils vont montrer les volcans.

La rotonde fut soudain plongée dans une obscurité totale tandis qu'un grondement menaçant s'élevait de sous leurs pieds. On entendit quelques petits cris, des rires ici et là, puis un murmure d'excitation parcourut la foule. Annabelle se raidit en sentant le frôlement d'une main dans son dos. De sa main, glissant avec une lenteur délibérée le long de sa colonne vertébrale... Son odeur, fraîche et séduisante, lui chatouilla les narines... Et avant qu'elle puisse émettre un son, il la fit pivoter et s'empara de sa bouche avec une ardeur à peine contenue. Annabelle fut trop stupéfaite pour réagir. Ses mains levées demeurèrent immobiles, tels des papillons frappés en plein vol, tandis qu'il retenait son corps vacillant, une main posée sur sa taille, l'autre sur sa nuque.

Annabelle avait déjà été embrassée, par des jeunes gens effrontés qui lui avaient dérobé un

baiser rapide lors d'une promenade ou d'un bal. Mais aucune de ces rencontres fugitives n'avait ressemblé à *cela*. À ce baiser si lent, si enivrant qu'elle avait l'impression de perdre pied. Des sensations bien trop puissantes pour qu'elle les contrôle l'envahissent, et elle se mit à trembler. Spontanément, elle leva le visage, comme pour s'offrir davantage encore à cette caresse tendrement exigeante. Hunt accentua la pression de ses lèvres et répondit à sa timide tentative par une exploration voluptueuse de sa bouche qui lui incendia les veines.

Au moment où elle commençait à perdre la tête, il lâcha ses lèvres si abruptement qu'elle en resta interdite. La main toujours plaquée sur sa nuque, il s'inclina si près qu'elle sentit son souffle lui chatouiller l'oreille lorsqu'il murmura :

— Désolé, je n'ai pas pu résister.

Il la libéra tout à fait, et quand une lumière rouge envahit finalement le théâtre, il avait disparu.

— Tu as vu ça ? dit Jeremy en désignant un volcan dont les flancs paraissaient se couvrir de lave brillante. C'est incroyable !

S'apercevant que Hunt n'était plus là, il fronça les sourcils.

— Où est passé M. Hunt ? Il a dû apercevoir ses amis, je suppose.

Avec un haussement d'épaules, il reporta son attention sur le spectacle et mêla ses exclamations à celles du public stupéfait.

Les yeux écarquillés, le souffle court, Annabelle se demandait si elle n'avait pas rêvé. Elle n'avait pas pu être embrassée au beau milieu d'un théâtre. Embrassée de cette manière-là, qui plus est...

Voilà ce qu'on gagnait à laisser des inconnus vous avancer de l'argent. Ils se croyaient autorisés à abuser de vous. Quant à son propre comportement...

Honteuse et déconcertée, Annabelle s'efforçait de comprendre pourquoi diable elle avait permis à M. Hunt de l'embrasser. Elle aurait dû protester, le repousser. Au lieu de quoi, elle était restée là, ahurie et stupide, pendant qu'il... À cette pensée, elle eut envie de rentrer sous terre. Peu importait, en vérité, comment et pourquoi Simon Hunt avait été capable de pulvériser ses défenses les plus solides. Le fait est qu'il y était parvenu, et qu'en conséquence, c'était un homme à éviter à tout prix.

1

Londres, 1843. Fin de la saison...

Une fille déterminée à se marier pouvait surmonter bien des obstacles, à l'exception de l'absence de dot.

Annabelle balançait le pied avec impatience tout en affectant un air calme. Durant les trois précédentes saisons – toutes des échecs –, elle s'était accoutumée à faire tapisserie. Accoutumée, mais non résignée. Plus d'une fois, elle s'était fait la réflexion qu'elle méritait beaucoup mieux que de rester assise au bord de la piste de danse à espérer encore et toujours une invitation qui ne venait jamais. Et à essayer de prétendre qu'elle n'en avait cure, et qu'elle était parfaitement heureuse de regarder les autres danser et se faire courtiser.

Laissant échapper un profond soupir, elle joua avec le carnet de bal en argent accroché à son poignet par un ruban. En glissant, la couverture révéla un livret dont les feuilles d'ivoire presque transparent s'ouvraient en éventail. Une jeune fille était censée y inscrire le nom de ses cavaliers. Aux yeux d'Annabelle, le demi-cercle de feuillets vierges ressemblait à une rangée de dents qui se riaient d'elle. Refermant le carnet d'un coup sec, elle jeta un coup d'œil aux jeunes filles assises non loin.

Comme elle, toutes trois s'efforçaient de paraître indifférentes à leur situation.

Annabelle savait exactement pourquoi elles se trouvaient là. Mlle Évangeline Jenner était de basse extraction, et la fortune considérable de sa famille avait été gagnée au jeu. Elle était en outre affreusement timide et affligée d'un bégaiement, ce qui faisait d'une tentative de conversation une torture pour les deux interlocuteurs.

Les deux autres jeunes filles, Mlle Lillian Bowman et sa jeune sœur Daisy, ne s'étaient pas encore acclimatées à l'Angleterre. Et, apparemment, il leur faudrait du temps. On prétendait que leur mère les avait envoyées en Angleterre parce qu'elles n'avaient pas réussi à s'attirer une seule demande en mariage à New York. On les surnommait « les héritières bulles de savon » ou, quelquefois, « les princesses dollars ». Malgré leurs pommettes hautes et leurs yeux noirs en amande, elles n'auraient pas plus de chance ici, sauf si elles se trouvaient une protectrice issue de l'aristocratie qui soit prête à leur enseigner la manière de s'insérer dans la haute société britannique.

Annabelle se rendit compte qu'au cours des derniers mois de cette lamentable saison, toutes les quatre – Mlle Jenner, les Bowman et elle-même – s'étaient souvent retrouvées assises les unes près des autres. Sans doute trop absorbées par l'attente fastidieuse, elles ne s'étaient que rarement adressé la parole. Quand son regard croisa celui de Lillian Bowman, elle fut surprise de voir une lueur d'humour dans ses yeux de velours sombre.

— Ils auraient pu choisir des chaises plus confortables, murmura la jeune Américaine, puisqu'il est évident que nous les occuperons toute la soirée.

— Nos noms devraient être gravés dessus, répliqua Annabelle d'un ton ironique. Après tout le

temps que j'ai passé sur cette chaise, je considère qu'elle m'appartient.

Évangeline Jenner laissa échapper un gloussement et, d'un doigt ganté, écarta de son front une boucle d'un roux flamboyant. L'amusement faisait pétiller ses yeux bleus et rosissait ses joues constellées de taches de rousseur. Il semblait qu'un sentiment de connivence lui eût fait oublier temporairement sa timidité.

— Que... que vous fassiez tap... tapisserie dépasse l'entendement, dit-elle à Annabelle. Vous êtes la plus jolie de toutes les jeunes filles présentes. Les hommes de... devraient se battre pour danser avec vous.

Annabelle esquissa un haussement d'épaules.

— Personne ne veut épouser une fille sans dot.

Il n'y avait que dans les romans que les ducs se mariaient avec des filles pauvres. Dans la réalité, les ducs, les vicomtes et leurs semblables avaient la lourde responsabilité d'entretenir financièrement de vastes domaines et des familles nombreuses. Un riche aristocrate avait besoin tout autant qu'un pauvre de contracter un mariage avantageux.

— Personne ne veut non plus épouser la fille d'un nouveau riche américain, fit remarquer Lillian Bowman. Notre seul espoir de trouver notre place dans la bonne société est d'épouser un noble nanti d'un solide titre anglais.

— Mais nous n'avons pas de protectrice, ajouta sa jeune sœur, Daisy.

C'était la réplique en plus jeune de Lillian, avec le même teint clair, la même chevelure brune et les mêmes yeux sombres.

— Si jamais vous connaissiez une gentille duchesse prête à nous prendre sous son aile, continua-t-elle avec un sourire malicieux, nous vous serions très obligées.

— Je ne cherche même pas à trouver un mari, leur confia Évangeline. Je... je dois souffrir durant toute la saison simplement parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Je n'ai plus l'âge d'aller à l'école, et mon père...

Elle s'interrompit et soupira.

— Enfin... Il ne me reste plus qu'une saison à endurer. Ensuite, j'aurai vingt-trois ans, et je serai une célibataire confirmée. J'at... j'attends cela avec impatience.

— Vingt-trois ans, c'est l'âge auquel on bascule dans l'état de vieille fille, de nos jours ? s'enquit Annabelle avec une inquiétude à demi feinte. Seigneur, ajouta-t-elle, les yeux au ciel, je n'imaginai pas être si loin de la fleur de l'âge !

— Quel âge avez-vous ? demanda Lillian Bowman avec curiosité.

Annabelle jeta un coup d'œil autour d'elle afin de s'assurer que personne ne pouvait les entendre.

— J'aurai vingt-cinq ans le mois prochain.

Cette révélation lui valut des regards apitoyés.

— Vous ne paraissez pas en avoir plus de vingt et un, assura Lillian d'un ton consolateur.

Annabelle referma les doigts sur son carnet de bal jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissimulé au creux de sa main. Le temps passait vite, et sa quatrième saison s'acheminait rapidement vers son terme. Tenter une cinquième saison était impossible, ce serait par trop ridicule. Elle devait se trouver un mari, et vite. Sinon, sa mère et elle n'auraient plus les moyens de payer la scolarité de Jeremy, et elles seraient obligées de quitter leur modeste maison pour aller habiter dans une pension de famille. Et, une fois la chute amorcée, il ne serait plus possible de remonter la pente.

Depuis six ans que le père d'Annabelle était mort, les ressources de la famille n'avaient cessé de

diminuer. Sa mère et elle avaient essayé de camoufler l'état désespéré de leurs finances en prétendant qu'elles avaient une demi-douzaine de domestiques, alors qu'elles devaient se contenter d'une femme de chambre qui faisait aussi office de cuisinière et d'un valet vieillissant ; en retournant leurs robes défraîchies ; en vendant les pierres de leurs bijoux pour les remplacer par des imitations. Annabelle n'en pouvait plus de ces efforts constants pour tromper tout le monde, alors que personne ne semblait plus ignorer qu'elles étaient au bord du désastre.

Ces derniers temps, elle avait même commencé à recevoir des offres discrètes de la part d'hommes mariés. Ils lui assuraient d'un ton plein de sous-entendus qu'il lui suffirait de solliciter leur aide pour l'obtenir sur-le-champ. Ils n'avaient nul besoin d'expliquer quelles compensations ils attendaient en remerciement d'une telle « aide ». Annabelle avait tout à fait conscience de disposer d'atouts qui feraient d'elle une maîtresse de premier ordre.

— Mademoiselle Peyton, quel genre d'homme serait selon vous le mari idéal ? voulut savoir Lillian.

— Oh, n'importe quel aristocrate fera l'affaire, répliqua Annabelle avec une légèreté irrévérencieuse.

— N'importe lequel ? répéta Lillian, sceptique. Que faites-vous de la beauté ?

— Bienvenue, mais pas indispensable, assura Annabelle en haussant les épaules.

— Et la passion ? renchérit Daisy.

— Absolument pas indispensable.

— L'intelligence ? hasarda Évangeline.

— À débattre.

— Et le charme ? fit Lillian.

— À débattre aussi.

— Vous n'êtes pas exigeante, commenta Lillian, pince-sans-rire. En ce qui me concerne, j'ajouterai quelques conditions. Mon aristocrate à moi devra

être brun et séduisant, danser comme un dieu... et ne jamais demander la permission avant de m'embrasser.

— Je veux épouser un homme ayant lu toute l'œuvre de Shakespeare, déclara Daisy. Quelqu'un de calme et de romantique – de préférence avec des lunettes. Il faudra aussi qu'il aime la poésie et la nature, et je n'apprécierais pas qu'il ait trop d'expérience en matière de femmes.

Sa sœur aînée leva les yeux au ciel.

— Nous ne serons pas en compétition pour le même homme, apparemment.

Annabelle se tourna vers Évangeline.

— Quel genre de mari vous conviendrait, mademoiselle Jenner ?

— Ap... appelez-moi Évangeline, proposa la jeune fille, dont la rougeur s'accrut jusqu'à rivaliser avec sa chevelure de feu.

Son extrême timidité, associée à une forte réticence à parler d'elle-même, rendait son élocution encore plus laborieuse.

— Je suppose... J'aimerais bien quelq... quelqu'un de gentil et...

Elle s'arrêta pour secouer la tête avec un sourire de dérision.

— Je ne sais pas. Juste quelqu'un qui m'aim... m'aimerait. Qui m'aimerait vraiment.

Ces paroles émurent Annabelle et la rendirent mélancolique. L'amour était un luxe auquel elle ne s'était jamais permis de rêver, une question tout à fait superflue quand sa survie même était en jeu. Cependant, elle tendit la main et la posa sur celle d'Évangeline.

— J'espère que vous le trouverez, dit-elle avec sincérité. Peut-être que vous n'aurez pas à attendre longtemps.

— Je ve... veux que vous trouviez le vô... votre d'abord, fit Évangeline avec un sourire timide. J'aimerais pouvoir vous aider d'une manière ou d'une autre.

— On dirait que nous avons toutes besoin d'aide, observa Lillian. Hmm... continua-t-elle après avoir étudié Annabelle d'un œil amical, je vous prendrais bien pour projet.

Annabelle haussa les sourcils, ne sachant si elle devait se montrer amusée ou offensée.

— Je vous demande pardon ?

— Il ne reste que quelques semaines avant la fin de la saison, expliqua Lillian, et c'est la dernière pour vous, je suppose. Pour parler crûment, vos aspirations à trouver un époux d'une condition sociale égale à la vôtre s'évanouiront fin juin.

Annabelle acquiesça d'un signe de tête, non sans circonspection.

— Alors, je suggère que...

Lillian se tut brusquement.

Suivant la direction de son regard, Annabelle vit approcher une haute silhouette et réprima un soupir.

L'intrus n'était autre que M. Simon Hunt, un homme auquel aucune d'elles ne voulait avoir affaire, et avec raison.

— Entre parenthèses, dit Annabelle à voix basse, le mari idéal serait le contraire absolu de M. Hunt.

— Quelle surprise ! murmura Lillian, sarcastique, car toutes partageaient son sentiment.

On pouvait pardonner à un homme de vouloir s'élever dans l'échelle sociale s'il était doté de bonnes manières en quantité suffisante. Ce qui n'était pas le cas de Simon Hunt. Comment converser poliment avec un homme qui disait toujours ce qu'il pensait, son opinion fût-elle déplaisante ou peu flatteuse ?

On pouvait peut-être qualifier M. Hunt de bel homme. Annabelle supposait que certaines femmes trouvaient séduisante sa robuste virilité – du reste, elle-même devait admettre qu'il y avait quelque chose d'attirant dans cette puissance que bridait le strict habit de soirée. Toutefois, le charme discutable de Simon Hunt était complètement annihilé par la grossièreté de son caractère. Sa nature manquait de sensibilité, d'idéalisme, d'élégance... Il n'était que livres sterling et pence, calculs et enrichissement personnel. N'importe quel autre homme dans sa situation aurait eu la décence d'être embarrassé par son propre manque de raffinement ; Hunt, lui, paraissait décidé à y voir une vertu. Il adorait se moquer des rituels et des grâces de la politesse aristocratique. Ses yeux sombres et froids brillaient d'amusement, comme s'il se moquait d'eux tous.

Au grand soulagement d'Annabelle, il n'avait jamais indiqué, par un mot ou un geste, qu'il se souvenait de ce jour lointain, au panorama, où il lui avait volé un baiser dans l'obscurité. Le temps passant, elle en était presque arrivée à se convaincre qu'elle avait imaginé cet épisode. Rétrospectivement, celui-ci lui paraissait irréel, notamment l'ardeur de sa propre réaction.

Beaucoup de membres de la haute société partageaient sans doute l'antipathie d'Annabelle à l'égard de Simon Hunt, mais, à leur grande consternation, il n'était pas près de disparaître. Ces dernières années, après avoir acquis des parts majoritaires dans des sociétés qui fabriquaient du matériel agricole, des bateaux et des moteurs de locomotive, sa fortune avait atteint des proportions impressionnantes. En dépit de sa vulgarité, Hunt était invité à quantité de soirées, simplement parce qu'il était trop riche pour qu'on se permette de l'ignorer. Il incarnait la menace que l'industrie constituait

pour l'aristocratie britannique, retranchée depuis des siècles dans la gestion de domaines agricoles. En conséquence, elle lui manifestait une hostilité secrète, tout en l'accueillant à regret dans ses cercles les plus fermés. Le pire était que Hunt ne montrait aucun goût pour l'humilité. Au contraire, s'imposer là où il n'était pas le bienvenu semblait lui apporter de grandes satisfactions.

Lors des quelques occasions où ils s'étaient rencontrés, Annabelle avait traité Simon Hunt avec froideur, se soustrayant à toute tentative de conversation et refusant ses invitations à danser. Il semblait toujours amusé par son dédain, et la contemplant avec une insistance effrontée qui la hérissait. Elle espérait qu'il se découragerait et finirait par ne plus s'intéresser à elle. Pour le moment, toutefois, il faisait preuve d'une obstination déplaisante.

Annabelle perçut le soulagement de ses compagnes quand il s'adressa à elle.

— Bonsoir, mademoiselle Peyton.

Aucun détail – sembla-t-il à Annabelle – n'échappa à son regard d'encre : ni les manches soigneusement reprises de sa robe, ni les boutons de rose disposés autour de l'encolure pour en dissimuler le bord élimé, ni les fausses perles dansant à ses oreilles. Annabelle soutint son regard avec une froideur non dénuée de provocation. Entre eux, l'air parut crépiter d'un mélange de défi et de tension, et un picotement désagréable la parcourut.

— Bonsoir, monsieur Hunt.

— M'accorderez-vous la faveur d'une danse ? demanda-t-il sans préambule.

— Je crains que non.

— Pourquoi cela ?

— J'ai les pieds fatigués.

Il haussa un sourcil.

— Fatigués ? Vous êtes restée assise toute la soirée.

Sans ciller, Annabelle rétorqua :

— Rien ne m'oblige à vous fournir une explication, monsieur Hunt.

— Une valse ne devrait pas être au-dessus de vos forces.

Malgré ses efforts pour conserver son calme, Annabelle sentit ses traits se crispier.

— Monsieur Hunt, répliqua-t-elle, ne vous a-t-on jamais dit qu'il était impoli de harceler une dame pour qu'elle fasse quelque chose qu'elle n'a aucune envie de faire ?

Il esquissa un sourire.

— Mademoiselle Peyton, si je me préoccupais d'être poli, je n'obtiendrais jamais ce que je veux. Je pensais simplement que vous seriez heureuse de cesser un instant de faire tapisserie. Si ce bal ressemble aux autres, il est probable que mon invitation sera la seule que vous aurez.

— Invitation ô combien charmante, et formulée de si flatteuse manière ! commenta-t-elle d'un ton acerbe. Comment pourrais-je refuser ?

Une lueur s'alluma dans le regard de Hunt.

— Alors, vous allez danser avec moi ?

— Non, chuchota-t-elle avec force. À présent, allez-vous-en. S'il vous plaît.

Au lieu de s'éclipser ou de paraître embarrassé par cette rebuffade, Hunt lui adressa un sourire éclatant.

— Où est le mal à danser une fois ? Je suis un partenaire plutôt accompli. Il se pourrait même que vous y preniez plaisir.

— Monsieur Hunt, articula-t-elle avec une exaspération croissante, à l'idée d'être votre partenaire, dans quelque situation que ce soit, mon sang se glace.

Se penchant vers Annabelle, Hunt répliqua de manière à n'être entendu que d'elle :

— Fort bien. Mais je vais vous donner matière à réfléchir, mademoiselle Peyton. Il se peut qu'un jour, vous ne puissiez plus vous permettre le luxe de repousser une offre honorable de la part de quelqu'un comme moi... voire une offre déshonorante.

Annabelle ouvrit de grands yeux et sentit le rouge de l'affront lui monter au visage. C'en était trop ! Après être restée assise toute la soirée, devait-elle de surcroît endurer les insultes d'un homme qu'elle méprisait ?

— Monsieur Hunt, on pourrait vous prendre pour le vilain dans une très mauvaise pièce de théâtre.

Sa remarque lui valut un autre sourire. Après quoi il la salua avec une politesse empreinte d'ironie et s'éloigna à grandes enjambées.

Les compagnes d'Annabelle poussèrent un soupir de soulagement.

— On dirait que le mot « non » ne lui fait guère d'effet, observa Lillian.

— Que vous a-t-il dit, pour que vous rougissiez ainsi ? s'enquit Daisy avec curiosité.

Annabelle baissa les yeux sur son carnet de bal et, du pouce, frotta une petite tache d'usure dans l'angle.

— M. Hunt, répondit-elle en relevant la tête, a laissé entendre qu'un jour ou l'autre ma situation pourrait être si désespérée que j'en viendrais à considérer la possibilité de devenir sa maîtresse.

Ses compagnes ouvrirent des yeux de hiboux, et si elle n'avait été aussi préoccupée, Annabelle en aurait ri. Cependant, au lieu de se récrier, en vierge effarouchée, ou de laisser tomber le sujet avec tact, Lillian posa la seule question à laquelle Annabelle ne s'attendait pas.

— A-t-il raison ?

— En ce qui concerne ma situation, oui, admit-elle. Mais il est hors de question que je devienne sa maîtresse ou celle de quiconque. Je préférerais encore épouser un paysan plutôt que de tomber si bas.

Lillian lui sourit.

— Je t'aime bien, déclara-t-elle avant de s'adosser à sa chaise, les jambes croisées avec une négligence assez inconvenante pour une débutante.

— Moi aussi, je vous aim... je t'aime bien, dit Annabelle, parce qu'elle était bien élevée.

Toutefois, au moment où elle prononça ces paroles, elle fut surprise de découvrir qu'elles étaient sincères.

— Je serais malade de te voir finir derrière une mule et une charrue, continua Lillian après l'avoir évaluée du regard. Tu mérites bien mieux.

— Je suis d'accord, acquiesça Annabelle, pince-sans-rire. Qu'allons-nous donc faire pour me sortir de cette situation ?

Alors qu'elle plaisantait, Lillian, elle, sembla considérer la question avec sérieux.

— Justement, j'allais y venir. Au moment où nous avons été interrompues, je m'apprêtais à vous proposer à toutes les trois de conclure un pacte pour nous aider mutuellement à trouver un mari. Si les gentlemen ne viennent pas à nous, eh bien, c'est nous qui irons à eux. Et la manœuvre sera bien plus efficace si nous unissons nos forces plutôt que de nous lancer chacune de notre côté dans la bataille. Nous commencerons par la plus âgée – donc toi, Annabelle –, et nous finirons par la plus jeune.

— On ne peut pas dire que ça m'avantage, protesta Daisy.

— Ce n'est que justice, rétorqua Lillian. Tu as plus de temps que nous.

— À quel genre d'« aide » songes-tu ? s'enquit Annabelle.

— Toutes sortes, répondit Lillian, qui se mit à griffonner sur son carnet de bal. Nous compenserons les faiblesses des autres, et fournirons des conseils et des appuis s'il le faut.

Elle releva la tête, un sourire joyeux aux lèvres.

— Nous serons comme une équipe de rounders.

Annabelle lui adressa un regard sceptique.

— Tu fais allusion à ce jeu où des messieurs frappent à tour de rôle une balle en cuir avec une espèce de gourdin ?

— Une batte, rectifia Lillian. Et il n'y a pas que des messieurs. À New York, les dames peuvent jouer aussi, du moment que l'excitation ne leur fait pas perdre la tête.

Daisy afficha un sourire railleur.

— Comme la fois où la décision du juge a rendu Lillian si furieuse qu'elle a arraché l'un des piquets de la base.

— Il bougeait déjà, protesta sa sœur. Un piquet mal planté pouvait être dangereux.

— Surtout quand tu le leur as jeté à la tête, précisa Daisy d'un ton suave.

Réprimant une envie de rire, Annabelle glissa un coup d'œil à Évangeline, qui paraissait vaguement perplexé. Il n'était pas difficile de deviner ce qu'elle pensait : les deux Américaines devraient subir un entraînement intensif avant de prétendre attirer l'attention d'un beau parti. Elles paraissaient si indomptables qu'elles terrifieraient n'importe quel gentleman anglais qui se risquerait à les approcher.

— J'avoue que je n'ai jamais considéré la chasse au mari comme un sport d'équipe, dit-elle.

— Eh bien, ça devrait l'être ! affirma Lillian avec emphase. Songe à quel point nous serons plus efficaces. Le seul problème éventuel, ce serait que deux

d'entre nous s'intéressent au même homme... Ce qui ne risque guère d'arriver, vu nos goûts respectifs.

— Alors, nous allons nous engager à ne jamais nous disputer le même homme, décréta Annabelle.

— Et même... même plus, intervint Évangeline de manière inattendue, à... à ne faire de mal à personne.

— Très hippocratique, approuva Lillian.

— Figure-toi que je pense qu'elle a raison, Lillian, protesta Daisy, qui avait mal compris. Ce n'est pas la peine de la rudoyer, la pauvre.

Sa sœur lui adressa un regard excédé.

— J'ai dit « hippocratique », pas « hypocrite », espèce d'âne.

Annabelle s'interposa en hâte pour éviter une querelle.

— Nous devons dresser un plan d'action commun. Marcher sur les plates-bandes des autres ne servirait pas notre cause.

— Et nous nous raconterons tout les unes aux autres, renchérit Daisy avec enthousiasme.

— Même... même les détails intimes ? hasarda Évangeline.

— Surtout ceux-là !

Avec une moue ironique, Lillian considéra la robe d'Annabelle.

— Tes tenues sont atroces, déclara-t-elle sans ambages. Je vais te donner quelques-unes de mes robes. J'en ai de pleines malles, que je ne porterai jamais et qui ne me manqueront pas. Ma mère ne s'en apercevra même pas.

À la fois reconnaissante et mortifiée que sa gêne financière soit aussi évidente, Annabelle secoua la tête.

— Non, non, je ne peux accepter un cadeau pareil, même si c'est très généreux de...

— La bleu pastel, avec le passepoil lavande, tu t'en souviens ? murmura Lillian à sa sœur.

— Oh, elle lui irait divinement ! Bien mieux qu'à toi.

— Je te remercie ! riposta Lillian, mi-fâchée, mi-rieuse.

— Non, vraiment... protesta Annabelle.

— Et celle en mousseline verte, avec le devant en dentelle blanche ? continua Lillian.

— Je ne peux pas prendre tes robes, insista Annabelle à voix basse.

La jeune fille leva les yeux de ses notes.

— Pourquoi ?

— D'une part, je n'aurai pas les moyens de te rembourser, d'autre part, ça ne servira à rien. Un beau plumage ne palliera pas l'absence de dot.

— Oh, l'argent ! rétorqua Lillian de cette manière désinvolte typique des gens très riches. Tu me rembourseras en m'offrant quelque chose de bien plus précieux que l'argent. Tu vas nous apprendre, à Daisy et à moi, à être... eh bien, davantage comme toi. Tu nous enseigneras ce qu'il faut dire et faire – toutes ces règles implicites que nous semblons enfreindre en permanence. Qui sait, tu nous aideras peut-être même à trouver une protectrice ? Et alors, les portes qui nous sont pour l'instant fermées s'ouvriront. Quant à ton absence de dot... Il te suffira de prendre l'homme à l'hameçon, nous t'aiderons ensuite à le ferrer.

Annabelle la dévisagea avec stupéfaction.

— En fait, vous parlez sérieusement...

— Bien sûr, répondit Daisy. Quel soulagement ce sera d'avoir enfin quelque chose à faire au lieu de rester assises le long d'un mur comme des idiots. Lillian et moi avons bien cru devenir chèvres, durant cette saison.

— Et... et moi aussi, renchérit Évangeline.

— Dans ce cas...

Annabelle regarda tour à tour ses compagnes, incapable de dissimuler un grand sourire.

— Si vous êtes d'accord, je le suis aussi. Mais pour conclure ce pacte, ne faudrait-il pas signer avec notre sang, ou quelque chose dans ce genre ?

— Juste ciel, non ! s'écria Lillian. Nous devrions réussir à nous entendre sans avoir à nous ouvrir une veine. À présent, continua-t-elle en brandissant son carnet de bal, je suggère que nous établissions la liste des candidats rescapés de la dernière saison les plus intéressants. Les troupes sont tristement clairsemées, hélas ! Inscrivons-les par ordre de rang, en commençant par les ducs.

Annabelle secoua la tête.

— Ne nous embêtons pas avec les ducs. Pour autant que je sache, ils ont tous plus de soixante-dix ans et il ne leur reste plus une dent.

— Ainsi, l'intelligence et le charme sont à débattre, mais pas les dents ? insinua Lillian.

— Les dents sont à débattre, répondit Annabelle en riant, encore que très fortement souhaitées.

— Très bien. Laissons donc tomber la catégorie des ducs séniles et édentés, et passons à celle des comtes. Il y a lord Westcliff, pour commencer...

— Non, pas lord Westcliff, coupa Annabelle avec une grimace. C'est un glaçon... et il ne s'intéresse pas à moi. Je me suis pratiquement jetée à sa tête quand j'ai fait mes débuts, il y a quatre ans, et il m'a regardée comme si j'étais un insecte collé à sa semelle.

— Oublions Westcliff. Qu'en est-il de lord Saint-Vincent ? Beau parti, jeune, séduisant comme le péché...

— Impossible, assura Annabelle. Même dans la situation la plus compromettante, on ne pourrait lui extorquer une demande en mariage. Saint-Vincent

a compromis, séduit et ruiné la réputation d'une bonne dizaine de femmes... L'honneur est un mot qui lui est inconnu.

— Il y a le comte d'Eglinton, suggéra Évangeline avec hésitation. Mais il est plutôt cor... corpulent, et il a au moins cinquante ans.

— Mets-le sur la liste, décida Annabelle. Je ne peux me permettre de jouer les difficiles.

— Que penses-tu du vicomte Rosebury ? risqua Lillian en esquissant une grimace. C'est vrai qu'il est un peu bizarre, et vraiment très... euh... *mou*.

— Du moment qu'il est ferme côté portefeuille, il peut être mou partout ailleurs, déclara Annabelle, ce qui provoqua des gloussements chez ses compagnes. Marque-le, lui aussi.

Indifférentes à la musique et aux couples qui tournoyaient, les quatre jeunes filles affinèrent leur liste, en éclatant parfois de rire si bruyamment que les têtes des danseurs se tournèrent dans leur direction.

— Du calme, fit Annabelle en s'efforçant d'afficher une mine sévère. Il ne faut pas que l'on soupçonne ce que nous complotons. Et puis, les « laissées-pour-compte » ne sont pas censées glousser.

Toutes quatre arborèrent un air grave, ce qui provoqua une nouvelle explosion de rire.

— Oh, regardez, pour une fois, nos carnets de bal sont pleins ! s'écria Lillian. Je me rends compte, enchaîna-t-elle après avoir considéré la liste des célibataires, que la plupart de ces messieurs se rendront sans doute chez Westcliff, dans le Hampshire, pour fêter la fin de la saison. Daisy et moi avons déjà reçu notre invitation. Et toi, Annabelle ?

— Je connais l'une de ses sœurs, et je pense qu'elle m'invitera si je le lui demande. Au besoin, je la supplierai.

— Je lui en toucherai un mot, décida Lillian. Et tu seras comprise dans l'invitation, Évangeline.

— Comme ça va être amusant ! s'exclama Daisy. Dans deux semaines, nous investirons le Hampshire et nous trouverons un mari à Annabelle.

Toutes les quatre se prirent la main, un peu étourdies, se sentant à la fois sottes et plus confiantes. « La chance est peut-être en train de tourner », songea Annabelle, qui ferma les yeux pour adresser une brève prière au ciel.